Ceci a été imprimé sur une mauvaise copie. Je le fais recomposer sur une autre selon les corrections qui y sont faites ici.

REFLEXIONS

SUR LA

MONARCHIE

UNIVERSELLE

EN

EUROPE.

FONDATION [illegible]
CHABANNES

Le Président de Montesquieu

5400

C. M.

143. Réflexions sur la monarchie universelle en Europe. *S. l. n. d.*, pet. in-8 de 44 pp. mar. r. fil. à comp. non rog.

Exemplaire avec de nombreuses corrections et additions autographes de Montesquieu qui a écrit sur le premier feuillet : « Ceci a esté imprimé sur une mauvaise copie. Je le fais réimprimer sur une autre selon les corrections que j'ay faites icy. Le Président de Montesquieu. »

Ce volume précieux provient du cabinet de M. Aimé Martin.

Ceci a été imprimé sur une mauvaise copie. Je le fais recomposer sur une autre selon les corrections qui y sont faites ici.

REFLEXIONS

SUR LA

MONARCHIE

UNIVERSELLE

EN

EUROPE.

FONDATION [illegible]
CHABANNES

Le Président de Montesquieu

j'ay cru que on supprimeroit cette Copie d'une
a qui on en supposa une autre si ridicule
qu'elle devoit suffire pour
faire voir
pour quoi
on interpreta
mal quelques
endroits.

REFLEXIONS
SUR LA
MONARCHIE
UNIVERSELLE
EN
EUROPE.

I.

C'Est une question qu'on peut faire si dans l'état où est actuellement l'Europe, il peut arriver qu'un Peuple y ait, comme les Romains, une superiorité constante sur les autres.

plus difficile quelle ne jamais elle en voicy les raisons

Je crois qu'une pareille choſe eſt devenue moralement impoſſible : en voici les raiſons.

De nouvelles découvertes pour la guerre ont égalé les forces de tous les hommes, & par conſéquent de toutes les Nations.

Le Droit des Gens a changé, & par les Loix d'aujourd'hui la guerre ſe fait de maniere qu'elle ruïne par préférence ceux qui y ont de plus grands avantages.

Autrefois on détruiſoit les Villes qu'on avoit priſes, on vendoit les terres, & ce qui alloit bien plus loin tous les habitans. Le ſaccagement d'une ville payoit la ſolde d'une Armée, & une Campagne heureuſe enrichiſſoit un Conquerant. A préſent qu'on n'a plus qu'une juſte horreur pour toutes ces barbaries, on ſe ruïne à prendre des places qui capitulent, que l'on conſerve, & que l'on rend la plûpart du tems.

Les Romains portoient à Rome dans les Triomphes toutes les richeſſes des Nations vaincues. Aujourd'hui les victoires ne donnent que des Lauriers ſtériles.

Quand

Quand un Monarque envoyé une Armée dans un païs ennemi, il envoyé en même tems une partie de ſes thréſors pour la faire ſubſiſter; il enrichit le païs qu'il a commencé de conquérir, & très-ſouvent il le met en état de le chaſſer lui-même.

Le luxe qui a augmenté a donné à nos Armées des beſoins qu'elles ne devoient point avoir. Rien n'a plus aidé la Hollande à ſoutenir les grandes guerres qu'elle a eues que le Commerce qu'elle faiſoit de la conſommation de ſes Armées, de celles de ſes Alliés, & même de celles de ſes Ennemis.

On fait aujourd'hui la guerre avec tant d'hommes qu'un Peuple qui la feroit toujours s'épuiſeroit infailliblement.

Autrefois on cherchoit des Armées pour les mener combattre dans un païs. A préſent on cherche des païs pour y mener combattre des Armées.

II.

De plus il y a des raiſons particulieres qui font qu'en Europe la proſpérité ne peut être permanente nul-

le part, & qu'il y doit avoir une variation continuelle dans la puiſſance qui dans les trois autres Parties du Monde eſt, pour ainſi dire, fixée.

L'Europe fait à préſeut tout le Commerce & toute la Navigation de l'Univers: or ſuivant qu'un Etat prend plus ou moins de part à cette Navigation ou à ce Commerce, il faut que ſa puiſſance augmente ou diminuë. Mais comme la nature de ces choſes eſt de varier continuellement, & d'être relatives à mille hazards, ſurtout à la ſageſſe de chaque Gouvernement, il arrive qu'un Etat qui paroît victorieux au dehors ſe ruïne au dedans, pendant que ceux qui ſont neutres augmentent leur force, ou que les vaincus la reprennent; & la decadence commence ſur-tout dans le tems des plus grands ſuccès qu'on ne peut avoir ni maintenir que par des moyens violens.

On ſait que c'eſt une choſe particuliere aux Puiſſances fondées ſur le Commerce & ſur l'induſtrie, que la proſpérité même y met des bornes. Une grande quantité d'or & d'argent

dans

dans un Etat, faisant que tout y devient plus cher; les ouvriers se font payer leur luxe & les autres Nations peuvent donner leurs marchandises à plus bas prix.

Autrefois la pauvreté pouvoit donner à un Peuple de grands avantages: voici comment.

Les Villes ne se servant dans leurs guerres que de leurs Citoyens, les Armées de celles qui étoient riches étoient composées de gens perdus par la mollesse, l'oisiveté, & les plaisirs; ainsi elles étoient souvent détruites par celles de leurs voisins qui accoûtumés à une vie pénible & dure étoient plus propres à la guerre & aux exercices militaires de ces tems-là. Mais il n'en est pas de même aujourd'hui que les Soldats, la plus vile partie de toutes les Nations, n'ont pas plus de luxe les uns que les autres, qu'on n'a plus besoin dans les exercices militaires de la même force & de la même adresse, & qu'il est plus aisé de former des troupes réglées.

Souvent un Peuple pauvre se rendoit formidable à tous les autres,

parce qu'il étoit feroce, & que ſortant de ſes déſerts, il paroiſſoit tout entier & tout à coup devant une Nation qui n'avoit de force que par le reſpect que l'on avoit pour elle. Mais aujourd'hui que les Peuples tous policés ſont, pour ainſi dire, les Membres d'une grande République, ce ſont les richeſſes qui font la puiſſance, n'y ayant point aujourd'hui de Nation, qui ait des avantages qu'une plus riche ne puiſſe presque toujours avoir.

Mais ces richeſſes variant toujours, la puiſſance change de même; & quelque ſuccès qu'un Etat Conquérant puiſſe avoir, il y a toujours une certaine réaction qui le fait rentrer dans l'état dont il étoit ſorti.

III. *m*

Si l'on ſe rappelle les Hiſtoires, on verra que ce ne ſont point les guerres qui depuis quatre cens ans ont fait en Europe les grands changemens : mais les Mariages, les Succeſſions, les Traités, les Edits; enfin c'eſt par des diſpoſitions civiles

que

que l'Europe change & a changé.

IV.

Bien des gens ont remarqué qu'on ne perd plus tant de monde dans les batailles qu'on faiſoit autrefois, c'eſt-à-dire, que les guerres ſont moins déciſives.

J'en donnerai une raiſon bien extraordinaire, c'eſt que les gens de pied n'ont plus d'armes défenſives, autrefois ils en avoient de ſi peſantes, que quand l'Armée étoit battuë ils les jettoient d'abord * pour ſe ſauver : auſſi voit-on dans les Hiſtoires des fuites, & non pas des retraites.

Dans le combat l'armure légere étoit livrée à la boucherie, aux peſamment armés ; dans la défaite les peſamment armés étoient exterminés par l'armure légere.

V.

Les deſſeins qui ont beſoin de beaucoup de tems pour être exécutés ne réuſſiſſent presque jamais, l'in-

* Voyez toute l'Hiſtoire de Tite-Live.

l'inconſtance de la fortune, la mobilité des eſprits la varieté des paſſions, le changement continuel des circonſtances, la difference des cauſes font naître mille obſtacles.

Les Monarchies ont ſur-tout ce deſavantage qu'on s'y gouverne tantôt par les vuës du Bien public, tantôt par des vuës particulieres, & qu'on y ſuit tour à tour les intérêts des Favoris, des Miniſtres & des Rois.

Or les Conquêtes demandant aujourd'hui plus de tems qu'autrefois, elles ſont devenuës à proportion plus difficiles.

VI.

On voit bien que les choſes ſont parmi nous dans une ſituation plus ferme qu'elles n'étoient dans les anciens tems, la Monarchie d'Eſpagne dans les guerres de Philippe III. contre la France, malheureuſe pendant vint-cinq Campagnes, ne perdit qu'une petite portion d'un coin de terre qu'on attaquoit. Le plus petit Peuple qu'il y eut pour lors en Europe ſoutint contre elle une guerre

de

de cinquante ans avec un avantage égal, & nous avons vu de nos jours un Monarque accablé des plus cruelles playes qu'on puiſſe recevoir, Hochſted, Turin, Ramilli, Barcelone, Oudenarde, Lille, ſoûtenir la proſpérité continuelle de ſes ennemis ſans avoir presque rien perdu de ſa grandeur.

Il n'y a point d'exemple dans l'Antiquité d'une * Frontiere telle que celle que Louïs XIV. ſe forma du côté de la Flandre lorsqu'il mit devant lui trois rangs de Places pour défendre cette partie de ſes Etats qui étoit la plus expoſée.

VII.

A préſent nous nous copions ſans ceſſe: le Prince Maurice trouve-t-il l'art d'aſſieger les Places? nous y devenons d'abord habiles. Coehorn chan-

* L'Aſie n'eſt pas à beaucoup près ſi forte que l'Europe: Candahar eſt la ſeule Barriere entre le Mogol & la Perſe; Bagdat entre la Perſe & les Turcs; Aſoph entre les Turcs & les Moſcovites; Albaſin entre les Moſcovites & les Chinois.

change-t-il de maniere ? nous changeons auſſi. Quelque Peuple ſe ſert-il d'une arme nouvelle, tous les autres l'eſſaient ſoudain. Un Etat augmente-t-il ſes troupes, met-il un nouvel impôt ? C'eſt un avertiſſement pour les autres d'en faire autant. Enfin quand Louïs quatorze emprunte de ſes Sujets, les Anglois & les Hollandois empruntent des leurs.

Chez les Perſes il y avoit un tems infini que Tiſapherne étoit revolté & on l'ignoroit à la Cour. Polybe nous dit que les Rois ne ſavoient pas ſi le Gouvernement de Rome étoit Ariſtocratique ou Populaire ; & quand Rome fut Maîtreſſe de tout, Pharnace qui offrit ſa fille à Céſar, ne ſavoit pas ſi les Romains pouvoient épouſer des femmes Barbares & en avoir pluſieurs.

VIII.

En Aſie on a toujours vu de grands Empires ; en Europe, ils n'ont jamais pu ſubſiſter. C'eſt que l'Aſie que nous connoiſſons a de plus grandes plaines, eſt coupée à plus grands morceaux par

par les Montagnes & les Mers ; & comme elle eſt plus au Midi, les Fleuves moins groſſis y forment de moindres barrieres.

Un grand Empire ſuppoſe néceſſairement une autorité despotique dans celui qui le gouverne, il faut que la promtitude des reſolutions ſupplée à la diſtance des lieux où elles ſont envoyées, que la crainte empêche la négligence du * Gouverneur & du Magiſtrat éloigné, que la Loi ſoit dans une ſeule tête, c'eſt-à-dire, changeante ſans ceſſe, comme les accidens qui ſe multiplient toujours dans l'Etat à proportion de ſa grandeur.

Sans cela † il ſe feroit un demembre-

* Il faut néceſſairement dans un vaſte Empire de grandes Armées toujours éloignées, ſouvent inconnuës du Prince.

† L'Exemple de la Monarchie d'Eſpagne n'eſt pas contraire à ce que je dis, car les Etats d'Italie & de Flandre étoient gouvernés par leurs Loix, & étoient payés pour leur dépendance, par des ſommes immenſes que les Eſpagnols y apportoient, & les Indes ſont retenuës par une chaîne d'une eſpèce particuliere.

brement des parties de la Monarchie & les divers Peuples laſſés d'une domination qu'ils regarderoient comme étrangere commenceroient à vivre ſous leurs propres Loix.

La Puiſſance doit donc être toujours deſpotique en Aſie, car ſi la ſervitude n'y étoit pas extrême, il ſe feroit d'abord un partage que la nature du païs ne peut pas ſouffrir.

En Europe le partage naturel forme pluſieurs Etats d'une étenduë médiocre dans leſquels le gouvernement des Loix n'eſt pas incompatible avec le maintien de l'Etat, au contraire il y eſt ſi favorable que ſans elles cet Etat tombe dans la décadence & devient inférieur à tous les autres.

C'eſt ce qui y forme d'âge en âge & dans la perpétuité des ſiecles, un genie de Liberté qui rend chaque partie très-difficile à être ſubjuguée & ſoumiſe à une force étrangere autrement que par les Loix & l'utilité de ſon Commerce.

Au contraire il régne en Aſie un eſprit de ſervitude qui ne l'a jamais quit-

quittée; & dans toutes les Hiſtoires de ce païs, il n'eſt pas poſſible de trouver un ſeul trait qui marque une ame libre.

IX.

Depuis la deſtruction des Romains en Occident, il y a eu pluſieurs occaſions où l'Europe a ſemblé devoir rentrer ſous une même main.

X.

Les François ayant ſubjugué pluſieurs Nations Barbares établies avant eux, Charlemagne fonda * un grand Empire; mais cela même rédiviſa l'Europe en une infinité de Souverainetés.

Lorſque les Barbares s'établirent, chaque Chef fonda un Royaume, c'eſt-à-dire, un grand Fief indépendant

* Ce Prince ſoumit une partie de l'Empire, mais il fut arrêté en Eſpagne, en Italie, dans le Nord; une partie de ſes Etats même ne fut jamais bien aſſujettie; il ne conquit point les Iſles, n'ayant point de forces de mer.

dant, qui en tenoit ſous lui pluſieurs autres. L'Armée des Conquérans fut gouvernée ſur le plan du Gouvernement de leur païs, & le païs conquis ſur le plan du Gouvernement de leur Armée.

La raiſon qui leur fit établir cette ſorte de Gouvernement, c'eſt qu'ils n'en connoiſſoient point d'autre, & ſi par hazard dans ce tems-là il étoit venu dans l'eſprit de quelque Prince Got ou Germain de parler de pouvoir arbitraire, d'autorité ſuprême, de puiſſance ſans bornes, il auroit fait rire toute ſon Armée.

Or par les raiſons que nous avons dites un grand Empire, où le Prince n'avoit pas une autorité abſoluë, devoit néceſſairement ſe diviſer, ſoit que les Gouverneurs des Provinces n'obéiſſent pas, ſoit que pour les faire mieux obéir il fût néceſſaire de partager l'Empire en pluſieurs Royaumes.

Voilà l'origine des Royaumes de France, d'Italie, de Germanie, d'Aquitaine, & de tous les démembremens que l'on vit dans ces tems-là.

Lors-

Lorsque la perpetuité des Titres & des Fiefs fut établie, il fut impossible aux Grands Princes de s'agrandir par le moyen de leurs Vassaux qui n'aidoient que pour se deffendre, & ne conqueroient que pour partager.

XI.

Les Normans s'étant rendus maîtres de la Mer penetrerent dans les terres par l'embouchure des rivieres, & s'ils ne conquirent pas l'Europe, ils faillirent à l'aneantir.

On leur donna la plus belle Province de la France Occidentale, leur Duc Guillaume conquit l'Angleterre qui devint le centre de la Puissance des Rois Normans & des fiers Plantagenetes qui les suivirent.

Les Rois d'Angleterre furent bientôt les plus puissans Princes de ces temps-là, ils possedoient les plus belles Provinces de la France & leurs Victoires leur promettoient sans cesse la conquête de toutes les autres.

Il ne faut pas juger de la force que

les differens païs d'Europe avoient autrefois par celle qu'ils ont aujourd'hui, ce n'étoit pas proprement l'étendue & la richeſſe d'un Royaume qui en faiſoit la puiſſance, mais la grandeur du Domaine du Prince. Les Rois d'Angleterre qui avoient de très-grands revenus firent de très-grandes choſes, & les Rois de France qui avoient de plus grands Vaſſaux en furent long-tems beaucoup moins aidés que troublés.

Lorsque les Armées conquirent, les Terres furent partagées entre elles & les Chefs; mais plus la conquête étoit ancienne, plus on avoit pu depouiller les Rois par des uſurpations, des dons & des récompenſes, & comme les Normans furent les derniers Conquerans, le Roi Guillaume qui ſe reſerva tout le Domaine ancien avec ce qu'il eut par le nouveau partage, fut le plus riche Prince de l'Europe *.

Mais

* Ses revenus montoient à mille ſoixante une livre Sterling par jour. *Oderici Vita* l. 1.

Mais lorsque nous comprimes en France qu'il étoit plus queſtion de laſſer les Anglois que de les vaincre, que nous nous donnames le tems de jouïr de leurs diviſions inteſtines, que nous commençames à nous défier des batailles, à comprendre que notre Infanterie étoit mauvaiſe & qu'il falloit faire une guerre ſerrée, nous changeames de fortune comme de prudence; & comme nous étions toujours près & eux toujours loin, ils furent bien-tôt reduits à leur Iſle & reconnoiſſant la vanité de leurs anciennes entrepriſes ils ne ſongerent qu'à jouïr d'une proſperité qu'ils avoient toujours pu avoir & qu'ils n'avoient pas encore connuc.

XII.

Il fut un tems où il n'auroit pas été impoſſible aux Papes de devenir les ſeuls Monarques de l'Europe.

J'avoue que ce fut le miracle des Circonſtances lorsque des Pontifes

qui n'étoient pas ſeulement Souverains de leur ville paſſerent tout à coup de la puiſſance ſpirituelle à la ſeculiere, & chaſſerent d'Italie les Empereurs d'Orient & ceux d'Occident.

Pour ſe rendre maîtres de Rome ils la rendirent libre, ſe ſervant de la Guerre que quelques Empereurs d'Orient faiſoient aux Images pour la ſouſtraire de leur obéiſſance.

Charlemagne, qui avoit conquis la Lombardie ſur laquelle les Empereurs d'Orient avoient des prétentions, donna des Terres en Souveraineté aux Papes ennemis naturels de ces Empereurs, pour avoir une barriere contre eux.

Par un nouveau bonheur le Siege de l'Empire d'Occident fut tranſporté dans le Royaume de Germanie, & le Royaume d'Italie y reſta joint. Les Empereurs furent bien-tôt regardés comme étrangers en Italie, & les Papes eurent occaſion de prendre la défenſe de ce pays contre l'invaſion des Etrangers.

D'autres circonſtances concoururent

rent à étendre par-tout la puiſſance des Papes: la terreur des excommunications, la foibleſſe des grands Princes, la multiplicité des petits & le beſoin qu'eut ſouvent l'Europe d'être réunie ſous un même Chef.

Il y avoit à leur Cour moins d'ignorance que par-tout ailleurs; & comme leurs jugemens étoient équitables, ils appellerent tout le monde à eux, tels que ce Dejocès que l'on nous dit avoir obtenu par ſa juſtice chez les Medes la Souveraineté & l'Empire.

Mais la longueur des Schismes, pendant leſquels le Pontificat ſembloit ſe combattre lui-même, & étoit continuellement degradé par les divers Concurrens qui ne ſongeoient qu'à ſe maintenir, fit que les Princes ouvrirent les yeux, ils examinerent la nature de cette Puiſſance & la bornerent par les côtés où elle peut recevoir des limites.

XIII.

Il paroit par les Rélations * de quelques Moines qui furent envoyés par le Pape Innocent IV. au milieu du treizieme siecle vers les Fils de Gengiskan, que l'on craignoit dans ces tems-là que † l'Europe ne fût conquise par les Tartares. Ces Peuples, après avoir subjugué l'Orient, avoient pénétré en Russie, en Hongrie & en Pologne où ils avoient fait mille maux.

Une Loi de Gengiskan leur ordonnoit de conquerir toute la Terre, ils tenoient toujours sur pied cinq grandes Armées, & ils faisoient des expeditions où ils devoient aller toujours en avant pendant vingt-cinq & trente ans; quelquefois ils s'obstinoient dix ou dou-

* Voyez la Relation du Frere Jean du Plan Carpin, & l'Histoire de Gengiskan par Petis de la Croix.

† D'autant plus qu'elle étoit partagée en une infinité de Souverainetés.

douze années devant une Place, & s'ils manquoient de vivres ils se faisoient decimer pour nourrir ceux qui restoient ; ils envoyoient toujours devant eux un Corps de troupes pour tuer tous les hommes qu'ils rencontroient ; les Peuples qui leur resistoient étoient mis à mort, ceux qui se soumettoient étoient faits esclaves, ils mettoient à part les Artisans pour les employer à leurs ouvrages, & ils faisoient un Corps de milice des autres qu'ils exposoient à tous les dangers ; il n'y avoit pas de ruse qu'ils n'imaginassent pour se défaire des Princes & de la Noblesse des païs qu'ils vouloient soumettre ; enfin leur Systême étoit assez bien lié, ils ne pardonnoient jamais à ceux d'entre eux qui fuioient ou qui pilloient avant que l'ennemi ne fût entierement défait, & contre la pratique ordinaire de ces temps-là leurs Chefs uniquement attentifs aux divers évenemens de l'action ne combattoient jamais. Leurs armes offensives & défensives étoient bonnes, ils avoient cette

promptitude, cette légereté, ce talent de ravager un païs & d'échaper aux Armées qui le défendoient qu'ont encore aujourd'hui les petits Tartares; enfin ils étoient redoutables dans un temps où il y avoit peu de troupes reglées.

Mais comme l'Europe étoit couverte de Châteaux & de Villes fortifiées, les Tartares ne purent faire de grands progrès, & la division s'étant mise parmi eux, ils furent sur le point d'être * exterminés par les Russes. Mahomet second leur donna la Crimée où ils furent bornés à ravager les païs qui étoient autour d'eux & qu'ils ravagent encore.

XIV.

Les Turcs ayant conquis l'Orient se rendirent rédoutables à l'Occident; mais par bonheur au lieu de continuer à attaquer l'Europe par le Midi où ils auroient pû la mettre en péril, ils l'attaquerent par le Nord

* Je parle de ceux qui avoient subjugué Capchak

Nord où elle eſt indomptable pour eux.

Il eſt très-difficile aux Nations du Midi de ſubjuguer celles du Nord, toutes les Hiſtoires en ſont une preuve, & ſur-tout celles des Romains toujours occupés à les combattre & à les repouſſer au delà du Danube & du Rhein.

Les Nations du Midi trouvent dans le Nord un premier ennemi, qui eſt le climat; les chevaux n'y peuvent réſiſter, & les hommes qui y ſont accablés de miſeres, ne peuvent plus ſonger à des entrepriſes glorieuſes, & n'ont que leur propre conſervation devant les yeux.

Outre ces raiſons générales il y en a de particulieres qui empêchent les Turcs de pouvoir faire des conquêtes dans le Nord, ils ne boivent que de l'eau, ils ont des coûtumes & des jeûnes qui les empêchent de tenir longtems la campagne & qu'un climat froid ne peut ſupporter.

Auſſi les Arabes ne conquirent-ils que les païs du Midi.

XV.

Le Gouvernement Gotique s'affoiblissant peu à peu soit par la corruption néceſſaire de tous les Gouvernemens, soit par l'établiſſement des troupes réglées, l'autorité Souveraine prit inſenſiblement en Europe la place de la Féodale : pour lors les Princes plus independans retinrent tout ce qu'ils acquirent par conquêtes, felonie, mariages. La France eut le bonheur de ſucceder aux grands Fiefs, la Caſtille & l'Arragon raſſemblerent leurs Royaumes, & la Maiſon d'Autriche ſe ſervit de l'Empire pour confiſquer de très-grandes Provinces à ſon profit.

La fortune de cette Maiſon devint prodigieuſe. Charles-Quint recueillit les ſucceſſions de Bourgogne, de Caſtille & d'Arragon ; il parvint à l'Empire ; & par un nouveau genre de Grandeur, l'Univers s'étendit, & l'on vit paroitre un Monde nouveau ſous ſon obéiſſance.

Mais la France qui coupoit par-tout

les

les Etats de Charles, & qui étant au milieu de l'Europe en étoit le cœur si elle n'en étoit pas la tête, fut le centre où se rallierent tous les Princes qui voulurent deffendre leur Liberté mourante.

François premier qui n'avoit pas ce grand nombre de Provinces que la Couronne a acquises depuis, qui essuya un malheur qui lui ôta jusqu'à la liberté de sa Personne, ne laissa pas d'être le rival perpetuel de Charles, & quoi que dans son Etat des Loix eussent mis des bornes à sa puissance, il ne s'en trouva point affoibli parce que le Pouvoir arbitraire fait bien faire des efforts plus grands, mais moins durables.

XVI.

Ce qui intimida le plus l'Europe fut un nouveau genre de force qui sembla venir à la Maison d'Autriche; elle tira du Monde nouvellement découvert une quantité d'or & d'argent si prodigieuse que

ce

ce que l'on en avoit eu jusqu'alors ne pouvoit y être comparé.

Mais ce qu'on n'auroit jamais ſoupçonné, la miſere la fit échouer presque par-tout. Philippe II. qui ſucceda à Charles-Quint fut obligé de faire la célèbre banqueroute que tout le monde ſait, & il n'y a guere jamais eu de Prince qui ait plus ſouffert que lui des murmures, de l'inſolence & de la revolte de ſes troupes toujours mal payées.

Depuis ce tems la Monarchie d'Eſpagne déclina ſans ceſſe; c'eſt quil y avoit un vice interieur & phyſique dans la nature de ces richeſſes qui les rendoit vaines & qui augmenta tous les jours.

Il n'y a perſonne qui ne ſache que l'or & l'argent ne ſont qu'une Richeſſe de fiction ou de ſigne. Comme ces ſignes ſont très-durables & ſe détruiſent peu, comme il convient à leur nature, il arrive que plus ils ſe multiplient, plus ils perdent de leur prix parce qu'ils repréſentent moins de choſes.

Le

Le malheur des Eſpagnols fut que par la conquête du Mexique & du Perou ils abandonnerent les richeſſes naturelles pour avoir des richeſſes de ſigne qui s'aviliſſoient par elles-mêmes.

Lors de la conquête l'or & l'argent étoient très-rares en Europe, & l'Eſpagne maitreſſe tout à coup d'une très-grande quantité de ces metaux, conçut des eſperances qu'elle n'avoit jamais eues. Les richeſſes que l'on trouva dans les pays conquis, n'étoient pourtant pas proportionnées à celles de ſes mines. Les Indiens en cacherent une partie, & de plus ces Peuples qui ne faiſoient ſervir l'or & l'argent qu'à la magnificence des Temples des Dieux & des Palais des Rois, ne les cherchoient pas avec la même avarice que nous, enfin ils n'avoient pas le ſecret de tirer les metaux de toutes les mines, mais ſeulement de celles dans leſquelles la ſeparation ſe fait par le feu, ne connoiſſant pas la maniere d'employer le Mercure, ni peut-être le Mercure même.

Cepen-

Cependant l'argent ne laiſſa pas de doubler bientôt en Europe; ce qui parut en ce que le prix de tout ce qui s'acheta fut environ du double.

Les Eſpagnols fouillerent les mines, creuſerent les montagnes, inventerent des Machines pour tirer les eaux, briſer le Minerai & le ſeparer; & comme ils ſe jouoient de la vie des Indiens, ils les firent travailler ſans menagement, l'argent doubla bientôt encore en Europe, & le profit diminua toujours de moitié pour l'Eſpagne, qui n'avoit chaque année que la même quantité d'un metail qui étoit devenu la moitié moins précieux.

Dans le double du tems l'argent doubla encore, & le profit diminua encore de la moitié.

Il diminua même de plus de la moitié. Voici comment.

Pour tirer l'or des Mines, pour lui donner les préparations requiſes, le tranſporter en Europe il falloit une depenſe quelconque, je ſuppoſe qu'elle fût comme un eſt à ſoixante-

qua-

quatre, quand l'argent fut doublé une fois, & par conſéquent la moitié moins précieux, la depenſe fut comme deux à ſoixante & quatre. Ainſi les Flottes qui porterent en Eſpagne la même quantité d'or porterent une choſe qui réellement valoit la moitié moins & coûtoit la moitié plus.

Si l'on ſuit la choſe de doublement en doublement, on trouvera la progreſſion de la cauſe de l'impuiſſance des richeſſes de l'Eſpagne.

Il y a environ deux-cens ans que l'on travaille les mines des Indes, je ſuppoſe que la quantité d'or & d'argent qui eſt à préſent dans le monde qui commerce ſoit à celle qui étoit avant la découverte comme trente-deux à un, c'eſt-à-dire, qu'il ait doublé cinq fois: dans deux-cens ans, encore, cette même quantité ſera comme ſoixante-quatre à un, c'eſt-à-dire, qu'elle doublera encore; or à préſent cinquante * quintaux de minerai pour l'or donnent quatre, cinq &

* Voyez les Voyages de Frezier.

& ſix onces d'or, & quand il n'y en a que deux le Mineur ne retire que ſes frais, dans deux-cens ans lorſqu'il n'y en aura que quatre le Mineur ne retirera auſſi que ſes frais; il y aura donc peu de profit à tirer ſur l'or.

Que ſi on découvre des mines ſi abondantes qu'elles donnent plus de profit, plus elles ſeront abondantes plutôt le profit finira.

On dira peut-être que les mines d'Allemagne & d'Hongrie, d'où l'on ne retire que peu de choſe au delà des frais, ne laiſſent pas d'être très-utiles, c'eſt que les mines étant dans les païs mêmes y occupent pluſieurs milliers d'hommes qui y conſomment les denrées ſurabondantes & ſont proprement une manufacture du païs.

La difference eſt que le travail des mines d'Allemagne & d'Hongrie fait valoir la culture des terres, au lieu que le travail de celles qui dependent de l'Eſpagne la detruit.

Les Indes & l'Eſpagne ſont deux puiſ-

Puiſſances ſous un même Maître, mais les Indes ſont le principal, & l'Eſpagne n'eſt que l'acceſſoire. C'eſt en vain que la Politique veut ramener le principal à l'acceſſoire, les Indes attirent toûjours l'Eſpagne à elles.

De cinquante millions de Marchandiſes qui vont toutes les années aux Indes, l'Eſpagne ne fournit que deux millions & demi : les Indes font donc un Commerce de cinquante millions, l'Eſpagne de deux millions & demi.

C'eſt une mauvaiſe eſpèce de richeſſes qu'un tribut d'accident & qui ne dépend ni de l'induſtrie de la Nation, ni du nombre de ſes habitans, ni de la culture de ſes Terres. Le Roi d'Eſpagne qui reçoit de grandes ſommes de ſa Douane de Cadix n'eſt à cet égard qu'un Particulier très-riche dans un Etat très-pauvre.

Tout ſe paſſe des Etrangers à lui ſans que ſes Sujets y prennent presque de part, & eſt indépendant de la bonne ou de la mauvaiſe fortune de ſon Royaume.

DATION Bdx CHABANNES

Et si quelques Provinces dans la Castille lui donnoient une somme pareille à celle de sa Douane de Cadix, sa puissance seroit beaucoup plus grande, ses richesses ne pourroient être que l'effet de celle au païs, ces Provinces animeroient toutes les autres & elles seroient toutes ensemble plus en état de soutenir les charges respectives.

Le Roi d'Espagne n'a qu'un grand Threſor, mais il auroit un grand Peuple.

XVII.

Les ennemis d'un grand Prince qui a regné de nos jours l'ont mille fois accusé plutôt sur leurs craintes que sur leurs raisons, d'avoir formé & conduit le projet de la Monarchie universelle. S'il y avoit réussi, rien n'auroit été plus fatal à l'Europe, à ses anciens Sujets, à lui, à sa famille. Le Ciel qui connoit les vrais avantages l'a mieux servi par des défaites qu'il n'auroit fait par des Victoires, & au lieu de le rendre le seul Roi de l'Europe, il le favorisa plus en le rendant le plus puissant de tous. Mais

Mais quand il auroit gagné la fameuſe Bataille où il reçut le premier échec, bien loin que l'ouvrage eût été achevé, il l'auroit à peine commencé; il auroit fallu étendre davantage ſes forces & ſes frontieres. L'Allemagne, qui n'entroit presque dans la guerre que par la vente de ſes Soldats, l'auroit faite de ſon chef: le Nord ſe ſeroit élevé; toutes les Puiſſances neutres ſe ſeroient déclarées & ſes Alliés auroient changé d'interêts.

Sa Nation qui dans les païs étrangers n'eſt jamais touchée que de ce qu'elle a quitté, qui en partant de chez elle regarde la gloire comme le ſouverain-bien, & dans les lieux éloignés comme un obſtacle à ſon retour, qui y révolte par ſes bonnes qualités mêmes, parce qu'elle y joint toujours du mépris, qui peut ſuporter les périls & les bleſſures & non pas la perte de ſes plaiſirs; qui ſait mieux ſe procurer des ſuccès qu'en profiter, & dans une défaite ne perd pas, mais abandonne, qui fait toujours la moitié des choſes admirablement bien & quelquefois

très-mal l'autre; qui n'aime rien tant que ſa gayeté & oublie la perte d'une Bataille lors qu'elle a chanté le Général, n'auroit jamais été jusqu'au bout d'une pareille entrepriſe, parce qu'elle eſt de nature à ne pouvoir guercs échouer dans un endroit ſans tomber dans tous les autres, & manquer un moment ſans manquer pour toujours.

XVIII.

L'Europe n'eſt plus qu'une Nation compoſée de pluſieurs, la France & l'Angleterre ont beſoin de l'opulence de la Pologne & de la Moscovie, comme une de leurs Provinces a beſoin des autres : & l'Etat qui croit augmenter ſa puiſſance par la ruïne de celui qui le touche, s'affoiblit ordinairement avec lui.

XIX.

La vraye puiſſance d'un Prince ne conſiſte pas dans la facilité qu'il a de conquerir, mais dans la difficulté qu'il y a à l'attaquer, & ſi j'oſe parler ainſi, dans l'immutabilité de ſa con-

condition : mais l'agrandiſſement des Monarchies ne fait que leur faire montrer de nouveaux côtés par où on peut les prendre.

Voyez, je vous prie, quels voiſins la Moſcovie vient de ſe donner, les Turcs, la Perſe, la Chine * & le Japon : elle s'eſt rendue Frontiere de ces Empires ; au lieu qu'elle avoit le bonheur d'en être ſeparée par d'immenſes deſerts : auſſi eſt-il arrivé depuis ces nouvelles conquêtes que les revenus ordinaires † de l'Etat n'ont plus été capables de le ſoutenir.

XX.

Pour qu'un Etat ſoit dans ſa force, il faut que ſa grandeur ſoit telle qu'il y ait un rapport de la viteſſe avec laquelle on peut exécuter contre lui quelqu'entrepriſe & la promptitude qu'il peut employer pour

* Elle s'étoit déja rendue voiſine des Chinois.

† Entr'autres taxes on vient preſentement d'en établir une d'un huitiéme ſur tous les fonds de l'Empire.

pour la rendre vaine. Comme celui qui attaque peut d'abord paroître partout, il faut que celui qui deffend puiſſe ſe montrer par-tout auſſi, & par conſéquent que l'étenduë de l'Etat ſoit médiocre, afin qu'elle ſoit proportionnée au dégré de viteſſe que la nature a donné aux hommes pour ſe transporter d'un lieu à un autre.

La France & l'Eſpagne ſont préciſément de la grandeur requiſe, les forces ſe communiquent ſi bien qu'elles ſe portent d'abord là où l'on veut, les Armées s'y joignent & paſſent rapidement d'une Frontiere à l'autre, & on n'y craint aucune des choſes qui ont beſoin de plus de quelques jours pour être exécutées.

En France par un bonheur admirable la Capitale ſe trouve plus près des differentes Frontieres, juſtement à proportion de leur foibleſſe, & le Prince y voit mieux chaque partie de ſon païs à meſure qu'elle eſt plus expoſée.

XXI.

XXI.

Mais lors qu'un vaſte Etat, tel que la Perſe, eſt attaqué, il faut pluſieurs mois pour que les troupes diſperſées puiſſent s'aſſembler, & on ne force pas leur marche pendant tant de temps, comme on fait pendant huit jours. Si l'Armée qui eſt ſur la Frontiere eſt battuë, elle eſt ſurement diſperſée parce que ſes retraites ne ſont pas prochaines; l'Armée victorieuſe qui ne trouve point de réſiſtance s'avance à grandes journées, paroit devant la Capitale & en forme le ſiege, lorſqu'à peine les Gouverneurs des Provinces peuvent être avertis d'envoyer du ſecours. Ceux qui jugent la révolution prochaine la hâtent en n'obéiſſant pas, car des gens fideles uniquement parce que la punition eſt proche, ne le ſont plus dès qu'elle eſt éloignée, ils travaillent à leurs interêts particuliers, l'Empire ſe diſſout, la Capitale eſt priſe & le Conquerant diſpute les Provinces avec les Gouverneurs.

XXII.

La Chine a auſſi une étenduë immenſe, & comme elle eſt extrêmement peuplée, ſi la récolte du ris manque, il s'aſſemble des troupes de trois, quatre & cinq voleurs dans pluſieurs endroits de differentes Provinces pour piller; la plûpart ſont exterminées dès leur naiſſance, d'autres ſe groſſiſſent & ſont détruites encore. Mais dans un ſi grand nombre de Provinces & ſi éloignées, il peut arriver que quelque troupe faſſe fortune, elle ſe maintient, ſe fortifie, ſe forme en Corps d'Armée, va droit à la Capitale, & le Chef monte ſur le throne.

XXIII.

Dans la derniere guerre de Louïs XIV que nos Armées & celles de nos ennemis étoient en Eſpagne éloignées de leur païs, il penſa arriver des choſes presque inouïes parmi nous, les deux Chefs d'accord entr'eux furent ſur le point de jouer tous les Monarques de l'Europe & de

de les deconcerter par la grandeur de leur audace & la ſingularité de leurs entrepriſes.

XXIV.

Si les grandes conquêtes ſont ſi difficiles, ſi vaines, ſi dangereuſes, que peut-on dire de cette maladie de notre ſiecle qui fait qu'on entretient par-tout un nombre * desordonné de troupes ? elle a ſes redoublemens & elle devient neceſſairement contagieuſe, car ſi tôt qu'un Etat augmente ce qu'il appelle ſes forces, les autres ſoudain augmentent les leurs, de façon qu'on ne gagne rien par-là que la ruïne commune, chaque Monarque tient ſur pied toutes les Armées qu'il pourroit avoir ſi ſes Peuples étoient en danger d'être exterminés, & on nomme Paix cet état † d'effort de tous contre tous. Auſſi l'Europe

* Nous ſommes dans un cas bien different de celui des Romains qui desarmoient les autres à meſure qu'ils s'armoient.

† Il eſt vrai que c'eſt cet état d'effort qui maintient principalement l'Equilibre parce qu'il erreinte les grandes Puiſſances.

eſt-elle ſi ruïnée, que trois Particuliers qui ſeroient dans la ſituation où ſont les trois Puiſſances de cette Partie du Monde les plus opulentes, n'auroient pas de quoi vivre. Nous ſommes pauvres avec les richeſſes & le commerce de tout l'Univers, & bientôt à force d'avoir des ſoldats nous n'aurons plus que des ſoldats, & nous ſerons comme des † Tartares.

Les grands Princes, non contens d'acheter les troupes des plus petits, cherchent de tous côtés à payer des Alliances, c'eſt-à-dire preſque toujours à perdre leur argent.

La ſuite d'une telle ſituation eſt l'augmentation perpetuelle des tributs, & ce qui prévient tous les remedes à venir, on ne compte plus ſur ſes revenus, mais on fait la guerre avec ſon capital. Il n'eſt pas inouï de voir des Etats hypothequer leurs fonds

* Il ne faut pour cela que bien faire valoir la nouvelle invention des Milices & les porter au même excès que l'on a fait les troupes reglées.

fonds pendant la Paix même, & employer pour ſe ruïner des moyens extraordinaires & qui le ſont ſi fort, que le fils de famille le plus derangé auroit de la peine à les imaginer pour lui.

XXV.

Les Monarques d'Orient ont cela d'admirable dans leur Gouvernement qu'ils ne levent aujourd'hui que les tributs que levoit le fondateur de leur Monarchie ; ils ne font payer à leurs Peuples que ce que les peres ont dit à leurs enfans avoir payé eux-mêmes. Comme ils jouïſſent d'un grand ſuperflu, pluſieurs d'entre eux ne font * d'Edits que pour exempter chaque année de tributs quelque Province de leur Empire. Les manifeſtations de leur volonté ſont ordinairement des bienfaits ; mais en Europe les Edits des Princes affligent même avant qu'on ne les ait vus, parce qu'ils y parlent toujours de leurs beſoins & jamais des nôtres.

Les

* C'eſt l'uſage des Empereurs de la Chine.

Les Rois d'Orient * ſont riches parce que leur depenſe n'augmente jamais, & elle n'augmente jamais, parce qu'ils ne font point de choſes nouvelles, ou s'ils en font ils, les préparent de loin; lenteur admirable qui fait la promptitude dans l'exécution: ainſi le mal paſſe vîte & le bien dure long-tems, ils croyent avoir beaucoup fait en maintenant ce qui a été fait, ils depenſent en projets dont ils voyent la fin & rien en projets commencés: enfin ceux qui gouvernent l'Etat ne le tourmentent pas, parce qu'ils ne ſe tourmentent pas eux-mêmes.

On voit que dans tout ceci je n'ai eû en vue aucun Gouvernement de l'Europe en particulier, ce ſont des reflexions qui les regardent tous:

Iliacos intra muros peccatur & extra.

DATION Bdx CHABANNES

* Dans tout ceci je ne pretends pas louer le Gouvernement des Peuples d'Aſie, mais leur climat; j'avoue même qu'ils donnent dans une autre extrémité qui eſt une impardonnable nonchalance.

FIN.